



Voir un paysage tel qu'il est quand je n'y suis pas

Simone Weil , « La Pesanteur & la Grâce ». 1947

À partir de cette phrase-paysage de Simone Weil dans *La Pesanteur & la Grâce**, livre paru la première fois en 1947, quatre ans après la mort de son auteure, j'ai élaboré ce qui suit :

On se demande souvent qui suis-je ?

Je vais où ?

Et pourquoi ne pas se demander : Que se passe-t-il là où je suis ?

En dehors de moi,

que se passe-t-il que j'y sois ou pas ?

L'identité n'existe pas. *Tout coule, rien ne demeure*, disait Héraclite. L'existence, le chêne, la prairie, le lapin... mais on possède tous l'existence en commun.

Et si on inversait ?

L'espace-temps devient le sujet et nous l'espace-temps. C'est l'espace-temps en vous qui prend la première place...

L'esplace

1 – Écrire avec TU.

Commencer vos phrases avec ce tu de support/tuteur de l'espace temps

Le centre dans la photo, c'est celui qui prend la photo.
Mais personne ne voit qui prend la photo

Aujourd'hui, il va s'agir de sentir que tout existe au même niveau, ce qui ne veut pas dire que tout est raplaplat.
Il existe des « erreurs d'optique de langage », disait Wittgenstein. « Tout, à tout moment peut devenir la chose la plus importante du monde ». Tout dépend du point de vue, de l'axe dans lequel on se trouve.

Souvent on dit : j'ai le temps
Là, on va se dire : j'ai de l'espace

Il va s'agir de trouver une possibilité de vivre son corps dans l'espace ; avoir un corps distribué ; nouer des espaces dans le temps, via la feuille blanche, via la sémantique, la grammaire

Le clavier du piano est d'abord un espace avant d'être un discours. Nous sommes un corps neutre avant toutes choses.

2 – Le pronom principal, c'est TU, pas JE.

Il y a un narrateur, bien sûr, un tuteur, un Tu. Un Tu réfléchissant, un Tu miroir dans lequel l'espace temps se voit. C'est un Tu immobile qui commence chaque phrase ; Il s'interpelle et s'inscrit dans son propre texte

3 – Pas de liaison entre les paragraphes.

D'ailleurs, vous allez plier la feuille à chaque fin de paragraphe et vous reprendrez avec TU.
Vous vous concentrez sur des lieux du quotidien
Ascenseur... Feu rouge...

Décrivez des vues immobiles du dedans vers le dehors, ressentez ce que vous ressentez quand vous voyez ce que vous voyez mais aussi ressentez ce que le paysage peut ressentir quand il vous voit, vous sent et pourquoi pas un animal.
Voir *Anima* de Wajdi Mouawad.

Réfléchir d'abord à là- où vous êtes immobiles même un instant. Il faut avoir un cadre : une fenêtre, une visière de casque, la ligne d'un arrêt de bus, la porte de sortie d'un magasin et un peu de ciel, pourquoi pas ?
Le temps, la saison

La difficulté, c'est que la répétition peut faire que ses lieux, vous ne les voyez plus, que vous les ressentez comme

vôtres sans plus les voir, là, aujourd'hui, on dépoussière.
Agnès, par exemple, la salle de classe, elle connaît par cœur. Moi, mon chien, je ne la vois plus, elle est toujours là. Comment elle me voit, elle ? Suis je un bout de paysage pour elle ?

4 – Aucun repère biographique.

Vous n'existez que par le lieu existant.
Donc, vous êtes dans un cadre : qu'est ce que voyez à gauche, à droite, devant ?

Que chaque phrase corresponde à une strate du plan de votre vision.

Ce qui veut dire une écriture sobre appliquée à la description mais pas seulement. Les lieux conserve notre biographie. À chaque lieu s'attache un souvenir mais là, c'est le lieu qui parle, plus que vous, de vous

Le lieu est au premier plan, vous êtes l'ombre du lieu et vous verrez que le lieu mène à vous. Il s'agit de restructurer le banal comme on réorganise ses souvenirs dans la mémoire. Il s'agit de voir au présent, sans vous, des lieux aimés que vous ne voyez plus à force de les voir mais s'apercevoir qu'eux vous voient...

Agnès, par exemple, peut être calculée par un bambin : « tu la vois, elle te regarde, n'aime pas ta montre... » Ça peut être un présent urbain, de campagne, à l'intérieur d'une chambre...

La marche de la grande prose c'est de lier de façon continue ce qui ne l'est pas.

Vous êtes le contraire des Otakus, Hikikomori, forme aggravée des Otakus... Au Japon, on estime à un demi-million le nombre de personnes qui ne sortent plus de chez eux. Beaucoup de jeunes n'ont plus de rapports avec le monde extérieur- ils sont déscolarisés- vivent dans des chambres fermées-ils ont des codes tribaux entre eux comme les hippies-ils sont armés et agressent les parents si les parents veulent arrêter leur connections virtuelles.
Votre écriture rentre en guerre contre ce genre de devenir
Emprisonnement...

Pour cela, il s'agit d'être attentif à l'attention, aux choses autour de vous, à vos paysages extérieurs...
L'attention est une pratique énergétique qui peut être détournée par le psycho pouvoir.
Il y a les choses, les événements et nous...

Pour exemple, Guillaume Apollinaire (pseudonyme de Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky) né à Rome en 1880. Mort à Paname (Paris) le 9 novembre 1918. Fils d'une Polonaise fantasque et d'un Italien que la légende a voulu prélat romain, évêque de Monaco ou gentilhomme et officier de l'armée italienne, Français lui-même de langage, de culture et d'élection, études à Monaco, Nice etc...

Dans *Zone*, le début d'*Alcools*, Apollinaire utilise un dispositif très proche de ce que je vous demande, il parle des villes où il est passé – de la fuite d'un hôtel avec son petit frère... pour finir sur sa trépanation.

*Maintenant, tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleurs toute l'année...*

*Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table...*

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant...

*Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves
belle et qui est laide...*

*Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux...*

Il adopte là un principe d'éclatements de points de vue immobiles. À vous de voir, de vous voir à travers les lieux qui vous reconnaissent

Pour la petite histoire, non mobilisable, Apollinaire s'engagea volontairement. Une plume dans une main, un fusil dans l'autre. S'il s'engage, c'est parce qu'une femme, Lou*, lui refuse son amour... Il se bat d'abord comme artilleur, puis, sur sa demande, dans l'infanterie. Blessé gravement à la tête en mars 1916, il est affecté à divers services à Paris où, affaibli par les opérations multiples et par les suites de sa blessure, il meurt emporté par l'épidémie de grippe de l'automne 1918.

À l'époque, la grippe pouvait être mortelle, surtout si on était fragile... Mais aujourd'hui, il y a moult médicaments pour contrer la grippe !

À ce propos, je vous invite tous, à aller voir le film de Guy Lefranc sorti en 1951: *Knock*, joué par l'incorruptible Louis Jouvet... Un régal de vérité en ces temps de controverses : https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=593.html C'est l'histoire d'un médecin voyou qui ne pense qu'au lucre, sa devise : « Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. »

À bon entendeur !

Et pour finir, je ne résiste pas à vous proposer ce texte de Jacques Derrida, à vous de faire le lien avec la consigne car lien, il y a :

Depuis le temps, donc.

*Depuis le temps, peut-on dire que l'animal nous regarde ?
Quel animal ? L'autre.*

*Souvent je me demande, moi, pour voir, qui je suis – et qui
je suis au moment où, surpris nu, en silence, par le regard
d'un animal, par exemple les yeux d'un chat, j'ai du mal,
oui, du mal à surmonter une gêne.*

Pourquoi ce mal ?

et pour finir avec Mallarmé:

Rien n'aura eu lieu

Que le lieu

Excepté

Peut-être

Une constellation

Pour aller plus loin :

- <https://www.franceinter.fr/culture/philos-la-pesanteur-et-la-grace-de-simone-weil>

- http://palimpsestes.fr/textes_philo/weil/pesanteur_et_grace.pdf

- https://www.lexpress.fr/culture/livre/francois-busnel-a-lu-anima-de-wajdi-mouawad_1180923.html

- https://www.sciencesetavenir.fr/sante/cerveau-et-psy/hikikomori-et-retrait-social-une-nouvelle-definition_140420

- <https://www.vivrelejapon.com/a-savoir/comprendre-le-japon/otaku>

- <https://culturezvous.com/lhistoire-des-lettres-a-lou-de-guillaume-apollinaire/>

- <http://bibliodroitsanimaux.free.fr/derridachat.html>

Plage d'écriture

De loin, tu nous appelles et nous attires par un rondement.

Dans un rythme inlassable d'aller retour, imperceptiblement, tu avances en lien avec la lune et l'univers de ce jour.

Tu te cognes sur les rochers noirs et ciselés, tu te tracasses et te projettes. Tu brasses tes entrailles, puis tu t'étales tranquillement sur le sable en bavant d'écume.

La plage est ton écriture avec des traces, des stries, des rayures dans le sable.

Tu organises l'espace en alternance avec des bans d'algues, puis de sable, puis des cailloux, des petits cailloux et coquillages.

Tu es toujours en mouvement et change de couleurs sous le ciel doux, moutonné coloré d'orange et turquoise d'aujourd'hui.

Les mouettes sont posées sur le sable, face à toi.

Tu mouilles le sable délicatement et scintille de place en place.

Quand tu t'échoues sur le rivage, les vagues se rejoignent pour arriver ensemble au bout de la course.

Christine

Tu

Tu es une rue dont beaucoup se sont éloignés
Enfin certains traînent encore, mais ce sont des ombres déguisées
Il subsiste toujours celle-ci qui est suivie par un cortège de cartables
Celle-là même qui s'imagine à la montagne mais pour qui c'est impossible, qui suit
soigneusement les règles, qui consomme trop de neuroleptiques
Qui ne sait plus qui elle est ou qui est persuadée d'être une prophétesse

Tu es une rue où personne ne vit plus
Où un tel est amorphe, lui qui avait la manie de s'animer
Grâce aux enseignes lumineuses ou aux affiches sophistiquées
Qui a aujourd'hui le visage éteint, malgré un mégot rougeoyant au coin des lèvres
Un soir il s'est couché et toutes les sirènes ont crié
Que la maladie a touché cet homme déjà décédé

Tu es une rue de travaux différés
De rencontres empêchées, du peu de résistance
De buissons qui débordent
De cachoteries prohibées
D'entrevue sans issue

Tu es une rue où tous vont de travers
Parce qu'il fait froid, parce que les trottoirs sont désormais trop larges
Car peu sont revenus, vu que rien ne les attendait ici
Ils se disent qu'ils ne peuvent pas être moins malheureux
De survivre à présent
Ils connaissaient tout de tout et voilà qu'ils ont tout perdus

Tu es une rue dont beaucoup s'en sont éloignés
Enfin certains traînent encore mais ce sont des ombres travesties
Et tu es bien mal maquillée, tu ne souris plus
Sur ton macadam, tu ne t'empares que des masqués sans âme
Aucun visage ne se démarque, bien les regards soient beaux
Et toutes les démarches sont carambolées

Tu es une rue abandonnée qui ne sait plus capter un rayon de soleil
Qui a oublié l'été
Qui ne sait plus changer d'heure
Qui n'enregistre plus les heures dans ses pavés

—
Clôt, seul et accompagné dans un décor à dominante de gris (grise , pour éviter deux fois le DE) et quelques taches de rouge selon les saisons

Entouré de murs, de pierre, de bouleau, de glaise et quelques graviers ensablés, tu regardes le vallon

Cintré dans ton costume tu as retourné ta dernière veste de l'autre côté du regard (très beau)

Tout est en ordre et respecté
Tu es à gauche, la mère au centre, le frère à droite... le père plus profond.
Vous êtes au complet.
Pas besoin d'Amen on entend à peine.

Le goudron de la départementale, les moteurs vrombissants et leurs pots d'échappement vous coupent toi et ta tribu de ce coin perdu confiné dans les bras morts de la Seine

Les champs à perte de vue,
quintaux de blé d'été et betteraves d'hiver,
tu rigoles en pressant tes pièces dans la poche

Toi aussi tu les revois alignés
Les drapeaux près du monument
Les deux sapins entretemps coupés
Et le père Jarre ânonner Morts pour la France de sa voix étouffée
Il est bossu

Tu les vois distinctement
Tu es avec moi à l'instant
J'ai dix ans

Du jardin des allongés tu domines le vallon
Je ne t'ai pas raté
Tu étais beau, le visage lisse, calme
Dans cette pièce sombre, les mains jointes.

Tu es logé à perpétuité
Au calme dans ce décor de plaines que seul mon souvenir ravive
D'y avoir trop roulé, je ne le foule plus

Fou pressé au repos
Tu portes le costume passé
La dyslexie infantine révèle des trésors
Et déjoue les lois de l'interprétation

Ce n'est pas un paysage
Mais ton corps reposé
Le tu est mon père, (vous l'aurez entendu) (il me semble que le monologue intérieur perd en intensité si tu t'adresses au lecteur)

Le paysage est ce village
Celui d'une enfance embrouillée en France (fais gaffe à ce jeu d'assonance)
Baignée de replis de souffrances (fais gaffe au De)
Ton village

Le clocher, la voie ferrée, toits, cheminées et peupliers

À gauche ta maison, au centre celle de la mère, à droite la baraque du frère
Géographie familiale respectée telle qu'à l'ombre du caveau

Vision de Bardamu tout se termine de la même façon (Céline ?) (Vision très floue, ton lecteur est éjectée là)
Tu l'avais bien lu... ou seul le personnage te plaisait

Tu portes une chemise impeccable, des boutons de manchette, un tablier maçon et des médailles
Le monde est une vaste blague
Que tu restes moqueur même dans l'éternité

À quelle fouille ce sera, je ne sais pas
Si hypothétiquement quelques archéologues spécialistes du 20^{ème} siècle te trouvaient là en haut du vallon
Il se murmurerait d'une oreillette à l'autre que tu étais un grand quelqu'un (très beau : grand quelqu'un)

Type né après guerre
Homme de taille moyenne
Français bien tapé de l'ère bourbon post gaullienne
Mâchoire serrée
Profil ardennais mâtiné savoyard bougnat
Quelques doutes sur les gants blancs, le bâton funéraire malgache et l'ordre du Lion

Tout est parfait
Tu n'y seras pas... moi non plus
Enfin... moins que toi

L'ironie de l'histoire ne s'arrête pas là
User de mots et d'un air rigolard ne suffit pas à contrer les réminiscences de ta violence
Le palpitant arrêté qui t'a calmé
Sous intraveineuse anisée nous a pourtant bien bousillé (un chouïa plus claire peut être cette imprécision/ Bonne ellipse mais, dans la résonnance, y manque quelque chose- à mon humble avis)

Du duo atypique d'un paysan français et d'une fille de survivants des tragédies nazies est né un trio d'éclopés à jamais fâchés
Tu n'as rien arrangé pour nous apaiser

Dans un champ contre champ panoramique
Tu loges exactement au point de fuite de quelques échappées adolescentes

Depuis la fenêtre les yeux fixaient l'horizon
Ces murets de feux follets interceptait les rêves
À la traversée des routes, un stop
Les mêmes champs, boueux ou ondoyants selon les saisons m'ont appris à regarder loin
Là où ton regard s'est arrêté

Tu es de l'autre côté du muret, les yeux clos, le clairon du Vieux à tes pieds, un chasse mouche
Aka dans les mains croisées
Ni remords ni regrets
Requiescant in pace
Ris tête retournée... de la découverte de la sépulture d'un chef de village français

Un carrefour

Tu bordes la rue. Ta rue. Te dresses fièrement. Bloc, blanc, haut, large, épais sûrement à voir la longueur du passage dégagé en rez-de-chaussée, sous ton premier étage, et qui conduit aux boxes dans ta cour arrière, en contrebas.

Tu fais bloc. Tu bloques l'autre rue qui déboule face à toi et tu imposes un choix : gauche ou droite ? Embouteillages ou embouteillages ? Ta rue, qui n'est pas rectiligne, n'offre aucune perspective. Ils n'ont qu'à savoir !

Tu regardes. Tu surveilles. Particulièrement cette rue en face. Quantité de fenêtres sur ta façade sont autant de postes (d'observation). Bien alignées. Bien rangées. Bien modélisées. Celles carrées, de la hauteur d'un demi étage : cuisine ou salle de bain. Celles plus étroites : WC. Celles de double largeur, chambres. Enfin celles de toute hauteur et de grande largeur, baies de salon garnies d'une rambarde jusqu'à mi-hauteur. Ta symétrie est parfaite, logique, totalement respectée : grandes baies à chaque extrémité, et, se rapprochant de ton centre, la ligne de tes chambres, celles de tes cuisines et salles de bain, avec pour seule variante d'un étage sur deux, l'apparition de celles étroites des WC.

6 étages face à la rue d'en face. 7 étages au dessus de ta cour arrière en contrebas. Hauteur supplémentaire pour mieux surveiller les « chères » voitures dans leurs boxes. Et un toit terrasse tout en haut qui t'ouvre sur de larges perspectives.

Bloc blanc tu te distingues du gris sombre des trottoirs et chaussées. Te distingues aussi de toutes les constructions environnantes. De tes voisines proches d'abord. L'une à gauche, en brique rouge ardent, de deux étages, au double toit de tuiles, très pentu, aux fenêtres petites et anarchiquement distribuées, entourées de rebords de ciment gris-beige arrondis, aux angles eux aussi arrondis. Et à ta droite, comme écrasée par ton grand bloc blanc, une autre maison, étroite, d'un seul étage, au toit d'ardoises noires, recouverte d'un vieil enduit entre beige et rose. Deux petites fenêtres à l'étage, une seule fenêtre à côté de la porte du rez-de-chaussée. Tu la coinces avec une autre construction à sa droite, plus récente, aux lignes stylées, assez étroite mais sur deux confortables étages et dont les balcons surplombent la petite maison. A côté de ta voisine de gauche, celle en brique rouge, une autre maison modeste elle aussi, d'un simple étage, à l'enduit gris, mais prenant sa place le long de la rue avec sur le côté une trouée qui mène à un jardin dont surgit un grand arbre qui coiffe la maison et dont les feuilles légères s'agitent au moindre vent.

De l'autre côté de Ta rue, aux deux coins, te font face deux immeubles anciens de 6 étages aussi mais étroits, en briques sombres et pierres meulières. Et partout dans cette rue que des petites maisons disparates, vieillottes, de 1 ou 2 étages avec juste, un immeuble de 4 étages.

Toutes ces maisons s'ouvrent directement sur le trottoir. Toi seul, tu t'agrémentes d'une bande de « jardin » à peine de la largeur d'un homme et bordé d'un grillage. Suit une double grille qui le soir, ferme l'accès à ta cour dès 20h, et plus souvent, plus longtemps les week-ends ou pendant les vacances. Le seul accès est alors la petite porte grillagée qui s'inscrit à droite dans ta double grille.

Tu te distingues. Es-tu seulement distingué, comme tu te le joues ? Tes pierres de tailles sont fausses. Juste un enduit sur lequel on a appliqué de faux joints. Tu diffères c'est tout. Marques ta différence. Et une frontière. Entre deux villes d'abord, la tienne et l'autre. Même entre deux départements, le tien et l'autre. Bloc blanc qui surveilles l'étroite rue sombre d'où peuvent dévaler tu ne sais qui ou quoi des hauts de l'autre ville. Tu les guettes, les bloques. Présente ton imposante façade froide lisse et blanche, vision modèle du style de vie auquel ils vont accéder. Et devront respecter.

Tu n'existes pas

Tu ne dors jamais, tu ne veilles jamais non plus, tu n'existes pas. Tu es seul, tu es noir, rectangulaire et haut, de la lumière scintille quand clignent tes opercules, le silence est ton placenta et le son ta mise au monde.

Tu trembles dans la coulée sonore qui accompagne la chute, le grommellement sourd, puis le sifflement qui se hérissé par à-coups de piaulements aigus ou de sonneries de cloche, tu jouis de la percussion finale, quand le son éclate et s'épanouit dans ta base comme une fleur qui s'ouvre.

Tu n'as pas de mémoire, mais si tu en avais, tu te souviendrais combien tu étais apparu comme un progrès, une preuve de l'ingéniosité humaine, so practical.

Tu reverrais la figure concentrée de la ménagère du neuvième étage se débarrassant hâtivement des déchets de sa maisonnée, tu reverrais le visage inquiet de l'enfant plongeant son regard, par-dessus le panier verseur, dans l'obscurité courant jusqu'au pied de l'immeuble, dans le dévaloir* aux relents acides et doucereux.

Tu ne dors jamais, tu ne veilles jamais non plus, tu n'existes pas. Tu n'as pas pu voir l'enfant détalé après qu'il a refermé avec soulagement ton opercule, éteignant avec la lumière fugace, pour toi la possibilité du monde et, pour lui, l'existence des peurs obscures.

Michel Combe, le 15 novembre 2020

*Dévaloir :

En Suisse, couloir dans les forêts de montagne servant à faire descendre les billes de bois. En Suisse, vidues, dans un immeuble.

La cuisine

C'est une grande cuisine qui fait aussi office de salle à manger et de salon. Suspendue dans le vide, elle essaye de faire bonne figure. Emprunte de souvenirs, elle a gardé la couleur poétique de l'époque. Quelques assiettes en porcelaine sont accrochées au mur. Au-dessus de l'évier, tu avais choisi des petits carreaux de faïence en accord avec elles. Des journaux ouverts sur l'accoudoir du fauteuil...une paire de chaussette à repriser... Le torchon à carreaux usagé... Tout ce décor de vie quotidienne semble avoir été mis en scène, semble surfait.

Les tomettes ont gardé la sonorité des pas lourds fatigués, ceux des inconscients et puis... Le bruit des bottes.

Tu as fait pour la énième fois l'inventaire des placards, des tiroirs, comme si tu t'apprêtais à louer un meublé : Huit assiettes plates en bon état mais quatre ébréchées, sept couteaux dont trois à réaffuter... La vie est maintenant en ordre. Chaque chose est à sa place. Cela fait maintenant plus de trente ans que chaque chose est à sa place.

Le silence concentré de l'éclairage frappe certains éléments du décor :

Sur la longue table de bois, toujours ouvertes pour les amis de toujours où les amis d'un soir, la soupière et trois assiettes : celle de Pierre, celle de René : le fils de son premier mariage et la sienne, un cendrier avec un dernier mégot de « Gitane maïs » et un « robot-mixeur à peine déballé : C'était le cadeau que lui avait fait son mari, ce jour-là, pour leur premier anniversaire. Un robot-mixeur, le même que celui de « la Samaritaine », premier prix du salon de la femme moderne. Au pied de la table, un filet à commissions avec un paquet de coquillettes, un autre de café et un litre de vin de table.

En fermant les yeux tu humes la cocotte sur le feu. Des rires, des soupirs, des confidences et puis l'horreur...

Autour du temps qui s'étire, Six chaises empaillés sont toujours posées...

Au fond de la cuisine, un petit cagibi où tu accrochais les jambons et saucisses que tu revendais au marché noir et tout un fouillis de bocaux : confitures, conserves de légumes... Sur une des étagères, un petit cahier de comptes où tu notais scrupuleusement les recettes issues de ce petit business, les plus infimes dépenses du ménage ainsi que les prévisions pour les deux mois à venir.

Le combiné du téléphone, depuis cet instant, pend toujours au bout du fil. Tu n'as pas eu le temps de transmettre le message, ils étaient déjà là.

Cette immobilité te donne le vertige. D'un coup de cils, tu aimerais envoyer tout valdinguer mais quelque chose te retient. Tu te sens coupable d'être un corps extérieur à cette cuisine. Tu aurais voulu être ce broc d'eau ou ce gros réveil, posé sur la commode, arrêté à midi trente-deux.

Tu as emménagé en juillet 44 dans un petit appartement que tu loues au second étage, juste en face de la maison. Ta maison.

Parce que le temps est infranchissable entre le une minute de plus et le une minute de moins : Midi trente-deux.

Chaque jour à cette heure, tu t'accapares de tes activités dans une psychose maniaco dépressive : dépoussiérage, balayage, encaustique sur les meubles... Tu cherches les angles morts, à l'affût de la moindre imperfection. Et puis, les poussières faites, tu restes là désœuvrée, transparente, dématérialisée, ni tout à fait là, ni tout à fait ailleurs. Les yeux dans le vague... Tout est fait dans le même ordre préétabli. Un ordre qui s'est imposé, le scénario étant toujours à recommencer.

Tu viens ici, pour combler le temps devenu vide. Dans ta faille intime, c'est ta surface de réparation. Tu t'en veux d'avoir survécu à ça. La beauté de ton ventre rond t'a épargné. Le jeune « Aryen » savait qu'un seul regard de toi le fusillerait sur place. La peur au ventre, il s'est rabattu sur les hommes de la maison. Il a fait ça vite fait bien fait, par lâcheté pour être le moins exposé possible.

Tu cherches toujours la pièce du puzzle qu'il te manque « Pour quelles raisons avaient-ils emmenés Pierre ? Pour quelles raisons son fils avaient-ils tenté de s'échapper ? Pourtant la réponse tu l'as connue mais tu ne réussis pas à t'en convaincre ».

C'est à travers le prisme de cette cuisine que tu fais ton travail de deuil. Aujourd'hui, en refermant la porte, tu t'es rendu compte qu'une larme avait coulé sur ta joue, une larme que tu n'as pas senti venir, ni glisser, une larme au goût salé, une larme que tu n'espérais plus. C'était peut-être la dernière fois que tu éteignais la lumière

Julianna